

## L'incommodé statut du traducteur de langues rares

---

*Florica Ciodaru-Courriol*

Dans un entretien pour le supplément littéraire «Le Monde des Livres», que Florence Noiville faisait avec l'écrivain suédois Horace Engdahl, l'auteur de *La Cigarette et le Néant* dit: «Je ne trouve pas que les USA soient le centre du monde littéraire. L'anglais est une langue importante, mais ce n'est pas la langue universelle. *La seule langue universelle de la littérature, c'est la traduction*»<sup>1</sup>. Il n'y aurait pas de littérature reconnue sans la traduction, c'est une vérité qui prend de plus en plus de substance de nos jours. D'autant plus pour les littératures écrites en langues rares soumises au cruel rapport minorité/majorité.

Le cas concret qui nous intéresse ici est la littérature roumaine dans son transfert vers l'espace francophone. S'il est généralement accepté que la littérature roumaine ne peut être conçue dans un contexte européen, voire fancophone, que par l'intermédiaire de la traduction, il faudrait voir quel est le mécanisme concret, le rôle plus ample qui est celui de la traduction et, implicitement, celui du traducteur.

Le traducteur doit rester dans l'ombre, habitué à se placer toujours derrière la «voix» qu'il traduit – est un précepte auquel je vais déroger cette fois-ci pour expliquer la situation assez peu commode dans laquelle il se trouve.

D'abord parce qu'il se sent impliqué dans la transmission d'information culturelle et en plus en tant qu'actant de la vie culturelle, maillon obligatoire entre l'écrivain roumain et l'éditeur étranger.

D'emblée, je dirais que le traducteur de littérature roumaine endosse une double casquette, puisqu'en plus de son rôle strict de *transposeur* d'un univers linguistique et poétique d'une langue dans une autre, il doit jouer aussi, le plus souvent, celui d'agent littéraire, de propagateur des valeurs roumaines dans un cadre imposé par la réception. Le traducteur est ainsi le principal maillon de la chaîne de transmission non seulement du message, stricto sensu, mais aussi et surtout du message culturel; il observe l'horizon d'attente du public cible et agit en fonction de celui-ci dans la plupart des cas. Comme il est aussi un connaisseur de l'histoire littéraire (roumaine, dans notre

---

<sup>1</sup> «Le Monde des Livres», 11 juillet 2014, p. 10.

cas), il est légitimement en droit de vouloir faire découvrir de véritables œuvres, voire des chefs d'œuvre, de ce que – à ses yeux – le patrimoine littéraire a de mieux. Il arrive que par leur choix, les éditeurs (poussés parfois par les traducteurs) publient des livres qui ne reflètent qu'un état d'esprit et une «production» littéraire très restreinte.

Convaincre un éditeur français de publier un auteur, un ouvrage n'est pas chose facile. De manière générale, on observe de nos jours que l'édition, comme tout «commerce», est soumise à la loi du marché, et de manière très surprenante – même et surtout dans l'optique des grands éditeurs. Les plus courageux sont, de toute évidence, les éditeurs plus «petits», les «indépendants» (c'est le terme officiel), eux seuls ont su garder un enthousiasme et une foi inébranlables. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs roumains de premier plan ont été publiés en traductions dans des maisons d'éditions un peu moins connues (en Roumanie), mais bien appréciées dans le paysage éditorial français.

Quoi de plus exaltant pour un traducteur d'entendre dire un éditeur «Tant pis, si je ne gagne pas d'argent avec cette traduction, je sais au moins que j'ai publié un chef d'œuvre!» comme l'avait dit publiquement la directrice des éditions Zoe lors du lancement du célèbre roman de Liviu Rebreanu, *La forêt des pendus*. Rappelons que c'est le roman que Mihail Sebastian proposait à Paul Morand de remporter dans ses bagages au moment de quitter la Roumanie – de manière rhétorique puisqu'il le faisait dans un article publié le 23 janvier 1935 dans «Rampa». Grande satisfaction de sentir ses goûts partagés finalement, comme ce fut le cas du premier roman de Camil Petrescu (*Patul lui Procust*) qui – après plusieurs années de refus plus ou moins catégoriques de la part des éditeurs – reçut un accueil favorable et immédiat de la part de Jacqueline Chambon, éditrice qui allait lancer une belle collection de littérature roumaine commencée par les *Paysans du Danube* de Sorescu et ce formidable roman moderne publié en français sous le titre *Madame T*. (dans la traduction de Jean-Louis Courriol). Ces cas sont assez rares pour ne pas le signaler.

Il est certain que les traducteurs de langues rares doivent dépenser une quantité considérable de temps à la recherche d'un éditeur. Le plus souvent la réponse de l'éditeur à qui on a confié un échantillon de traduction et une présentation du livre roumain est négative, le refus – s'il n'est pas catégorique – est circonstancié: «Je n'ai pas de collection de littérature roumaine, je n'ai pas de lecteur qui lise le roman en original pour me faire une fiche» ou... au contraire, «notre lecteur maison a fait un compte-rendu assez négatif, nous ne pouvons pas nous lancer dans une publication qui ne trouvera pas son public» etc.

D'autre part, il est évident qu'un livre doit circuler, aller vers le public, se vendre. Il est légitime que le «faiseur» de livre veuille retrouver son investissement,

personne ne dira le contraire. C'est pourquoi les instances culturelles, le CNL en France, l'ICR en Roumanie s'investissent et soutiennent les traductions et les publications. Mais les choses doivent être claires là aussi: ce n'est pas l'ICR qui décide seul de qui sera publié. La première condition dans la démarche d'obtention de subventions reste la publication. Concrètement, c'est l'éditeur étranger qui «applique», après avoir conclu un contrat pour tel ou tel livre. Bien sûr que la qualité de l'ouvrage entre en compte, tout comme le talent de l'auteur etc.

Mais pour en arriver là, un énorme travail a été fourni en amont, le plus souvent (presque toujours) par le traducteur.

La circulation des valeurs littéraires nationales est tributaire d'une nouvelle dynamique muée par des mécanismes sensiblement différents de ceux que l'on a connus jusque là. Le centre d'intérêt des «consommateurs» est devenu le signal d'alarme de tout le système de transfert culturel selon une logique pour le moins simpliste. Si l'Occident a ignoré pendant de longues années les vicissitudes que les habitants de derrière le rideau de fer ont connues, maintenant il semble vouloir les lire dans leurs livres... Ainsi on a abouti à une thématique que d'aucuns appellent «misérabiliste» ou d'inspiration stricte autochtone avec des variantes tragiques ou humoristiques. Or, la création littéraire roumaine est bien plus vaste et plus variée du point de vue thématique; il y a des auteurs qui traitent de sujets purement roumains dans une perspective humaine bien plus étendue, avec des racines philosophiques, mythiques ou historiques (voir Marta Petreu, Ruxandra Cesereanu, Horia Ursu, Bogdan Popescu, Stelian Tănase, Petru Cimpoșu, Marin Preda, Marin Sorescu).

D'autres auteurs élargissent le cadre strictement national et «chassent» sur des territoires plus vastes, plus européens, comme Cătălin Pavel dans son surprenant premier roman *La septième partie du monde*, Simona Sora avec son *Hotel Universal*, Matei Cocimarov dans *Casa Belzer* ou Matei Vișniec, comme l'avait déjà fait Gabriel Chifu (dans *Relation sur ma mort*). D'autres abandonnent carrément le cadre autochtone, comme Bujor Nedelcovici dans son roman *Le Provocateur* ou Carmen Firan *L'homme qui a perdu son ombre*, Daniela Zeca ou encore Alexandru Ecovoiu dans *Après Sodome*.

On écrit encore beaucoup en Roumanie et on publie pas mal. On écrit comme pour témoigner du temps très récent dans la tristesse ou dans la joie – un véritable exercice d'exorcisation. Et qui n'exclut pas le jubilatoire comme chez Dan Lungu ou Florin Lăzărescu, Adrian Alui Gheorghe, Răzvan Rădulescu pour ne rappeler que ces noms. Le traducteur se doit de connaître les dernières parutions – par la lecture directe, par le biais des critiques et des chroniques littéraires. Nous sommes nous-mêmes en

contact avec ce qui se fait actuellement dans l'aire culturelle roumaine. En effet, grâce au Festival du premier roman de Chambéry qui s'est ouvert depuis 5 ans à la littérature roumaine, nous lisons les romans des débutants ou premières œuvres (en prose), une bonne dizaine par an, pour en élire le lauréat du Festival. Il y a un cercle de lecture à Lyon, un autre à Paris, un autre à Chambéry même et un dernier à Turin où, un collègue, Roberto Merlo, professeur de roumain à l'Université de Torino et traducteur, lit avec ses étudiants les mêmes romans. On comprend que dans ces conditions les lauréats ont été triés sur le volet. Les lecteurs sont d'âge et de formation variées, leur goûts aussi, on débat comme dans les réunions de l'Académie Goncourt! Cela nous permet de voir les nouvelles tendances, le choix des sujets, les thèmes abordés, les styles, bref les changements qui s'opèrent dans le paysage littéraire roumain.

Et nous pouvons nous réjouir de la variété des styles et du renouvellement des thèmes qui ne sont plus redevables aux modes lorsqu'on est en présence d'un bon écrivain. Il arrive même de découvrir des «sujets roumains» devançant – puisqu'ils précèdent chronologiquement – des sujets semblables traités dans des romans occidentaux à succès, mais qui sont restés cachés/ignorés faute de traduction. Un récit resté assez discret, comme *Ploile amare* signé par Alexandru Vlad, publié aux éditions Charmides, semblerait un roman inspiré par *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* de Joël Dicker (éditions De Fallois – L'Âge d'Homme), livre qui a été couronné par le Prix de l'Académie Française en 2012. Sauf que le roman du Roumain est paru une année plutôt, en 2011 et signalé par la (bonne) critique roumaine, celle qui se range plutôt du côté des livres chargés d'atmosphère et qui apprécie le style autant que l'histoire. Au-delà de la subjectivité inhérente à toute réception, nous autres, consommateurs et – incidemment – traducteurs devons être capables de recevoir ces dons merveilleux que nous font les créateurs d'univers fictionnels. Ecouter le monde autour de soi – semblerait le nouveau rôle que la littérature se donne actuellement.

A nous d'écouter cette littérature et de la faire connaître!

### **Summary**

*Written in a language with the statute of a rare language, Romanian literature is, from the start, dependent of translations. The translator is involved in transmitting cultural information and so he/ she becomes a key actor for the cultural life; he/ she results a compulsory connection element between the Romanian writer and the French editor (the case we refer to). Hence, he/ she needs to be a keen observer of what the target lecturers expect and he/she must be very well familiarized with the editorial market from the country where he/she intends to introduce an author or a piece of writing.*

### **Keywords:**

*Romanian writers, French editors, Romanian language, translators of rare languages, Romanian literature.*